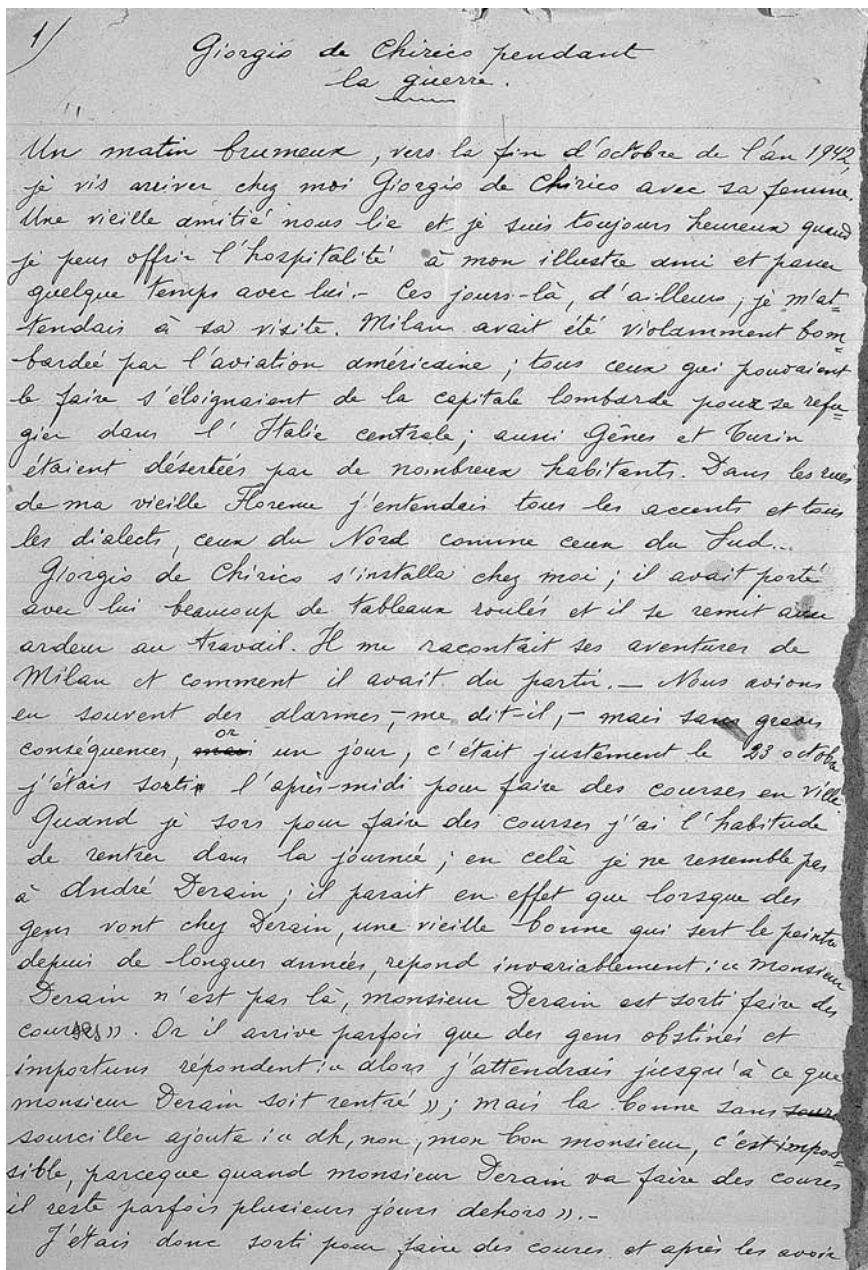


## GIORGIO DE CHIRICO PENDANT LA GUERRE

(Luigi Bellini) Giorgio de Chirico



2) ~~J'étais~~ <sup>je</sup> ~~sortais~~ j'étais en train de rejoindre mon appartement situé dans cette via Gesù, presque au coin de la via Montenapoleone, qui est la rue la plus élégante de Milan, quelque chose comme à Paris la rue du Faubourg Saint Honoré. C'était tard dans l'après-midi et vers l'ouest le ciel se teignait des rouges voilés d'un coucher de soleil automnal. - Du moment où je traversais la piazza della Scala, la place qui se trouve devant le célèbre théâtre milanais et qui prend son nom comme la place de l'Opéra à Paris, j'entendis tout à coup, l'heureux lugubre et prolongé des sirènes ; elles avaient hâte un peu en retard à jouer là ; elles avaient parlé quand le danger était déjà sur nos têtes ; en effet regardant instinctivement en haut je vis vers l'est de grands appareils, tout brillants dans les mourantes clartés du soir et qui tels des squales dérivem descendirent lentement vers le côté septentrional de la ville. Les détonations de l'artillerie retentissaient et j'entendis aussi le bruit lointain, sourd et profond de l'explosion des bombes. Je ~~commençai~~ <sup>me mis</sup> à courir vers la maison ; je me souvins que j'avais laissé Isabelle couchée parce que un peu souffrante ; j'étais inquiet. Arrivé chez moi je rencontrai sur l'esplanade Isabelle qui, avec notre chien et notre chat, ~~qui~~ descendait, poussé par les autres locataires qui eux aussi se hâtaient vers les caves de la maison, impressionnés par le bruit des explosions qui s'approchait toujours plus. Ce jour-là le bombardement dura longtemps. Quand nous sortîmes du refuge il faisait nuit. Je gagnai la rue ; dans l'air il y avait une ~~odeur~~ <sup>odeur</sup> de caoutchouc brûlé et tout autour l'horizon de la ville rougeoyait d'incendies ; je pensais à des tableaux <sup>pas ma vie</sup> (à des chromos que j'avais ~~vus~~ <sup>vus</sup> et qui représentaient Napoléon, enveloppé de fourrure, <sup>à kaliforcion sur une</sup> assis <sup>charre</sup>, ~~million~~ sur une place couverte de neige et regardant au loin brûler Moscou ; je pensais aussi

3/ à l'opéra Néron, du compositeur Boito, dont la répest  
influence sur Verdi eut comme conséquence de faire écrire  
à l'immortal auteur de Rigoletto et de Trovatore, deux  
opéras complètement ratés, « Otello et Falstaff ».

J'aime beaucoup écouter parler Giorgio de Chirico. Son esprit  
exceptionnel, sa façon tellement aiguë de juger les hommes,  
les événements et les choses, m'ont toujours vivement intéressé.

Quelques jours à peine étaient passés depuis qu'il habitait  
chez moi et déjà de nombreuses peintures étaient nées ; un  
merveilleux portrait par lui-même en costume du seizième  
siècle, avec une toque rouge sur la tête ; un portrait peint  
avec une souplesse et une fermeté de touche dignes d'un  
Velasquez. Aussi des nature-mortes d'objets et de fruits  
avec de rares paysages s'ouvrant dans le fond, comme  
en faisaient les Flamands ; et ces compositions si caracté-  
ristiques de chevaliers phrygiens, de guerrier combattant,  
ces scènes d'une romantique tragédie où le peintre se  
soulie étaient tout de la grâce de son œuvre.

Malheureusement Giorgio de Chirico ne put rester longtemps  
à Florence ; après avoir séjourné quelque temps chez  
moi il s'installe dans une belle villa située au pied de  
ces fameuses collines de Fiesole et de San Domenico  
qui ajoutent tellement au charme de Florence. Mais  
vint l'armistice et les allemands occupèrent la ville..

Peu d'hommes fiers et hardes n'ont y arrivé sans  
maîtrise ; vinrent aussi les S.S. espies de fantômes qui  
n'avaient rien d'humain, prototypes de tueurs, qui d'après  
une définition très aigüe de Kessel, avaient les yeux glauques  
et muret et le teint minéral. Giorgio de Chirico quitta  
Florence et alla se cacher à Rome. Il me ~~avait chargé~~  
~~de cacher~~ me confia des tableaux et aussi quelques sculptures  
qu'il avait faites pendant la guerre. Il ~~a~~ une horreur secrète  
des allemands qu'il appelle : « le peuple le plus sadique et le  
plus hysterique du monde ».

Luigi Bellini

## GIORGIO DE CHIRICO PENDANT LA GUERRE

*(Luigi Bellini) Giorgio de Chirico*

*1<sup>er</sup> feuille:* Un matin brumeux, vers la fin d'octobre de l'an 1942, je vis arriver chez moi Giorgio de Chirico avec sa femme. Une vieille amitié nous lie et je suis toujours heureux quand je peux offrir l'hospitalité à mon illustre ami et passer quelque temps avec lui. Ces jours-là, d'ailleurs, je m'attendais à sa visite. Milan avait été violemment bombardée par l'aviation américaine; tous ceux qui pouvaient le faire s'éloignaient de la capitale bombardée pour se réfugier dans l'Italie centrale ; aussi Gênes et Turin étaient désertées par de nombreux habitants. Dans les rues de ma vieille Florence j'entendais tous les accents et tous les dialects, ceux du Nord comme ceux du Sud.

Giorgio de Chirico s'installa chez moi; il avait porté avec lui beaucoup de tableaux roulés et il se remit avec ardeur au travail. Il me racontait ses aventures de Milan et comment il avait du partir. Nous avions eu souvent des alarmes – me dit-il – mais sans graves conséquences, or un jour, c'était justement le 23 octobre, j'étais sorti l'après-midi pour faire des courses en ville. Quand je sors pour faire des courses j'ai l'habitude de rentrer dans la journée; en cela je ne ressemble pas à André Derain ; il paraît en effet que lorsque des gens vont chez Derain, une vieille bonne qui sert le peintre depuis de longues années, répond invariablement: «monsieur Derain n'est pas là, monsieur Derain est sorti faire des courses». Or il arrive parfois que des gens obstinés et importuns répondent: «alors j'attendrai jusqu'à ce que monsieur Derain soit rentré»; mais la bonne sans sourciller ajoute: «oh, non, mon bon monsieur, c'est impossible parce que quand monsieur Derain va faire des courses il reste parfois plusieurs jours dehors».

*2<sup>ème</sup> feuille:* Faites (je rentrais) j'étais en train de rejoindre mon appartement situé dans cette via Gesù, presque au coin de la via Montenapoleone, qui est la rue la plus élégante de Milan, quelque chose comme à Paris la rue du Faubourg Saint Honoré. C'était tard dans l'après-midi et vers l'ouest le ciel se teignait de rougeurs voilés d'un coucher de

soleil automnal. Du moment où je traversai la Piazza della Scala, la place qui se trouve devant le célèbre Théâtre milanais et qui prend son nom comme la Place de l'opéra à Paris, j'entendis tout-à-coup l' hurlement lugubre et prolongé des sirènes; elles avaient hurlé un peu en retard ce jour-là; elles avaient hurlé quand le danger était déjà sur nos têtes; en effet regardant instinctivement en haut je vis vers l'est de grands appareils, tout brillants dans les mourantes clartés du soir et qui tels des squales aériens descendaient lentement vers la côté septentrional de la ville. Les détonations de l'artillerie retentirent et j'entendis aussi le bruit lointain, sourd et profond de l'explosion des bombes. Je (commençai) me mis à courir vers la maison; je me souvins que j'avais laissé Isabella couchée parce que un peu souffrante; j'étais inquiet. Arrivé chez moi je rencontrais sur l'escalier Isabelle qui, avec notre chien et notre chat, descendait, poussé par les autres locataires qui eux aussi se hâtaient vers les caves de la maison, impressionnés par le bruit des explosions qui s'approchaient toujours plus. Ce jour là le bombardement dura longtemps. Quand nous sortîmes du refuge il faisait nuit. Je gagnais la rue; dans l'air il y avait une odeur de caoutchouc brûlé et tout autour l'horizon de la ville rougeoyait d'incendies; je pensais à des tableaux et aussi à des chromos que j'avais vus dans ma vie et qui représentaient Napoléon, enveloppé de fourrures, à califourchon sur une chaise, sur une place couverte de neige et regardant au loin brûler Moscou; je pensais aussi

*3<sup>e</sup> feuille* : à l'opéra Néron, du compositeur Boito, dont la nefaste influence sur Verdi eût comme conséquence de faire écrire à l'immortel auteur de Rigoletto et de Trouvère, (sic) deux opéras complètement ratés: Otello et Falstaff. J'aime beaucoup écouter parler Giorgio de Chirico. Son esprit exceptionnel, sa façon tellement aiguë de juger, les hommes, les événements et les choses, m'ont toujours vivement intéressé. Quelques jours à peine étaient passés depuis qu'il habitait chez moi et déjà de nombreuses peintures étaient nées; un merveilleux portrait par lui-même en costume du seizième siècle avec une toque rouge sur la tête; un portrait peint avec une souplesse et une fermeté de touche dignes d'un Velasquez. Aussi des natures-mortes d'objets et de fruits avec de vastes paysages s'ouvrant dans le fond, comme en faisaient les Flamands; et ces compositions si caractéristiques de chevaliers phrygiens, de guerriers combattant, en scènes d'une romantique tragicité où le peintre se soucie avant tout de la qualité de son œuvre.

Malheureusement Giorgio de Chirico ne put rester longtemps à Florence; après avoir séjourné quelques temps chez moi il s'installa dans une belle villa située au pied de ces fameuses collines de Fiesole et de San

Domenico qui ajoutent tellement au charme de Florence. Mais vint l'armistice et les allemandes occupèrent la ville.

Peu d'hommes féroces et lardeux y arrivèrent en maîtres; vinrent aussi les S.S. espèces de fantômes qui n'avaient rien d'humain, prototypes de tueurs, qui, d'après une définition très aiguë de Kessel, avaient les yeux glauques et murés et le teint minéral. Giorgio de Chirico quitta Florence et alla se cacher à Rome. Il me confia des toiles et aussi quelques sculptures qu'il avait fait pendant la guerre. Il a une horreur sacrée des allemands qu'il appelle : le peuple le plus sadique et le plus hystérique du monde.

Luigi Bellini